

Onzième année, Numéro 23, printemps-été 2016 publiée en automne 2016

Le passage de la Méditerranée: la migration et la nouvelle culture dans *Partir* de Tahar Ben Jelloun

KHAJAVI Behnaz

Doctorante

Université de Téhéran

E-mail: behnazkhajavi@yahoo.com

DADVAR Elmira

Professeur

Université de Téhéran

E-mail: idadvar@ut.ac.ir

(date de réception 26/09/2015 - date d'approbation 30/12/2015)

Résumé

Exil politique, contraintes économiques, pressions sociales ou encore motivations personnelles, sont autant de raisons qui peuvent pousser à quitter le pays où l'on est né pour aller s'installer et vivre ailleurs. C'est la raison pour laquelle l'immigration est l'une des questions qui occupent une grande place dans la littérature contemporaine et un grand nombre de romans ont pour thème le drame de l'immigration et ses désillusions. Dans le présent article, il sera question d'analyser le phénomène de l'immigration, plus précisément ses raisons, ses attentes et ses conséquences. Inspirées par les approches théoriques d'Abdelmalek Sayad (1933-1998), sociologue de l'immigration, dans son livre *La double absence, Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, nous allons voir la manière dont ce concept se présente dans le roman *Partir* de Tahar Ben Jelloun. Dans ce roman Ben Jelloun critique l'immigration vers l'Europe des jeunes Marocains, y compris les plus diplômés et exprime son engagement face à ce problème social en essayant de rester le plus fidèle à la réalité et en adoptant une posture de témoin objectif.

Mots-clés: Immigration, Tahar Ben Jelloun, Abdelmalek Sayad, Quête Identitaire, Désillusion.

Introduction

« Nous sommes tous appelés à partir de chez nous, nous entendons tous l'appel du large, des profondeurs, les voix de l'étranger qui nous habite, le besoin de quitter la terre natale, parce que souvent, elle n'est pas assez riche, assez aimante, assez généreuse pour nous garder auprès d'elle. Alors partons, vogueons sur les mers jusqu'à l'extinction de la plus petite lumière [...] peut-être que d'elle jaillira la beauté du monde, celle qui mettra fin à la douleur du monde. » (BEN JELLOUN, 2007: 266)

L'immigration est un thème d'actualité et un sujet très polémique en ces temps de crises économique et politique. Journalistes, hommes politiques ou écrivains multiplient des articles et des ouvrages sur ce sujet qui correspond parfaitement au goût du jour. L'immigration peut avoir plusieurs raisons telles que professionnelles, économiques, politiques ou culturelles. On peut voir, dans la vie d'aujourd'hui, les flux de migrations des gens des pays en développement vers les pays développés d'Europe et d'Amérique qui constituent pour eux un Eldorado hypothétique.

Mais que cherche l'immigré? Selon Tahar Ben Jelloun: « Les immigrés sont des invités qui ne veulent déranger personne » (Magazine Littéraire, 2009: 29). En fait les jeunes gens quittent leurs pays dans le but d'améliorer les circonstances de leur vie à l'étranger. Les difficultés qu'ils rencontrent dans leur pays et l'incapacité de se projeter dans l'avenir sont les facteurs essentiels qui poussent les gens à partir. Le manque de perspectives politiques et économiques, et pour le dire simplement le manque d'espoir, force beaucoup de gens à essayer de vivre ailleurs pour améliorer leur niveau de vie et avoir une vie qui leur paraît plus digne.

On constate qu'à partir des années 80, le thème de l'immigration est largement entré dans le champ de la critique sociale et des auteurs comme

Maryse Tripier, Christiane Albert, Abdelmalek Sayad, Andrea Rea et beaucoup d'autres ont analysé sous différents angles dans leurs œuvres, la problématique de l'immigration. Certains critiques présentent ce qu'on appelle aujourd'hui «littérature de l'immigration», comme constituant un champ littéraire nouveau. Dans *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Christiane Albert considère l'immigration comme un phénomène social et lui confère une valeur à la fois collective et sociale. Elle voit l'immigration comme un enjeu majeur de la vie politique et sociale des sociétés développées d'aujourd'hui. C'est, en fait, dans la dynamique critique représentée par ces derniers ouvrages que s'inscrit également *La double absence* d'Abdelmalek Sayad. En effet il tente de se focaliser sur les enjeux sociaux et identitaires posés par cette littérature de l'immigration.

Par ailleurs, l'immigration et l'intégration des immigrés avaient fait l'objet d'un grand nombre de textes littéraires et occupent notamment une place importante dans les œuvres des auteurs francophones. Ceux-ci, dans leurs œuvres, mettent en scène des personnages d'exilés, de réfugiés ou d'immigrés en quête de leur identité perdue. Ce sont la plupart du temps les écrivains migrants qui se sentent à la fois exclus de la société d'origine et étrangers à la société d'accueil ou vice versa.

Tahar Ben Jelloun est l'un des écrivains issu de l'immigration. Cela va sans dire qu'il est incontestablement l'un des auteurs le plus réussi et le plus important de la littérature française d'aujourd'hui. En tant que romancier et critique, Ben Jelloun combine habilement la réalité et la fiction, le passé et le présent, l'Orient et l'Occident dans ses œuvres. Pour lui, la migration est non seulement un thème littéraire, mais aussi une expérience personnelle dont il profite pour mettre en lumière la complexité de ce phénomène. Il s'intéresse dans ses œuvres à des questions liées aux arabes, aux musulmans et à l'immigration. Il est un écrivain et poète marocain de langue française qui, avant de devenir membre du jury du prix Goncourt, a obtenu en 1987 ce prix prestigieux de la littérature française pour son roman *La nuit sacrée*. Ce prix

lui a permis de devenir le Marocain le plus connu de France et le premier à être titulaire d'un tel prix. Les œuvres de Ben Jelloun parlent souvent de la réalité de la société et des injustices. Lui-même affirme dans l'un de ses entretiens: « Témoin de mon époque, témoin de ma société, j'observe et j'écris, je regarde et je recrée. » (Ibid.) Cette fameuse déclaration reflète explicitement la démarche de l'écrivain qui se veut témoin de l'histoire de son pays.

Dans le présent article, nous tentons d'étudier le phénomène de l'immigration des jeunes Maghrébins vers l'Europe à travers le roman *Partir* de Ben Jelloun. Cet ouvrage se présente comme une lecture approfondie du phénomène social de l'immigration dite illégale, et analyse la question de l'immigration clandestine des jeunes Marocains qui mettent leur vie en péril pour avoir un meilleur avenir. En s'appuyant sur une analyse descriptive, on vise à répondre à certaines questions qui sont fondamentales pour les prochaines recherches dans les études sur ce problème sociopolitique important des sociétés d'aujourd'hui. Voici les questions: Quels sont les motifs qui incitent les jeunes gens, ici les jeunes Marocains, à quitter leur pays et vivre ailleurs? Pourquoi ils choisissent l'immigration, et cela malgré les difficultés auxquelles beaucoup sont confrontés? Quels sont les effets des inégalités sociales et la discrimination sur la vie des immigrés? Quel est le devenir des immigrés en France?

Afin de donner une réponse à ces questions de recherche, on analysera la situation de ces immigrants qui, victimes d'une double altérité, sont obligés à se réconcilier avec deux niveaux de «l'étrangeté». On se concentra sur les effets lourds de l'immigration sur la recherche individuelle de soi-même dans un nouveau pays. Systématiquement marginalisés, dépossédés et dévitalisés par les politiques contraignants du pays d'accueil, les immigrants se trouvent vite prisonniers de l'altérité, ce qui les implique dans une recherche extrêmement complexe.

L'immigration, un phénomène social

« Comme Socrate selon Platon, l'immigré est atopos, sans lieu, déplacé, inclassable [...] Ni citoyen, ni étranger, ni vraiment du côté du Même, ni totalement du côté de l'Autre, il se situe en ce lieu « bâtard » dont parle aussi Platon, la frontière de l'être et du non-être social. » (SAYAD, 1999: 12)

Une tendance particulière de la littérature migrante est de se prêter facilement à la critique sociale. Abdelmalek Sayad, le sociologue français et l'assistant de Pierre Bourdieu, réunit dans son livre *La double absence: Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, des analyses qu'il avait présentées, dans ses conférences ou ses articles. C'est un ouvrage posthume publié sous la responsabilité de Pierre Bourdieu, dont il a été le collaborateur et ami, qui doit être considéré comme le bilan de plusieurs dizaines d'années de recherche sur les migrations. En fait, si l'on considère le phénomène de migration (déplacement) dans sa réalité humaine, les deux termes: émigration (action de quitter son pays) et immigration (action de s'installer dans un autre pays) peuvent difficilement être séparées, c'est pourquoi A. Sayad dit:

« Immigration ici et émigration là sont les deux faces indissociables d'une même réalité, elles ne peuvent s'expliquer l'une sans l'autre: c'est dans un même mouvement, dans une même perspective « historico-culturelle », selon la même logique mais aux deux extrêmes du même processus, que s'engendrent, se perpétuent et se résolvent les deux dimensions, émigration et immigration, du même phénomène. » (SAYAD, 1984: 383)

Dans son livre il analyse avec un grand soin la situation embarrassante dans laquelle se trouve l'immigré dès qu'il arrive sur la terre d'accueil, à la fois exclu de la société d'origine et étranger à la société d'accueil où il est contraint au mutisme, donc *doublement absent*. L'auteur s'attache à

construire l'immigration en tant qu'un objet sociologique et ce texte lui permet de lever le voile d'illusions qui dissimulait la condition des immigrés.

Dans sa préface à *La double absence*, Pierre Bourdieu nous parle de l'engagement de Sayad qui a dévoué sa vie à la connaissance de ce problème dramatiquement difficile et urgent.

« En regardant de près les détails les plus infimes et les plus intimes de la condition des immigrés, en nous introduisant au cœur des contradictions constitutives d'une vie impossible et inévitable au travers d'une évocation des mensonges innocents par qui se reproduisent les illusions à propos de la terre d'exil, il [Abdelmalek Sayad] dessine à petites touches un portrait saisissant de ces « personnes déplacées », dépourvues de place appropriée dans l'espace social et de lieu assigné dans les classements sociaux. » (SAYAD, 1999: 11)

D'après Abdelmalek Sayad on peut constater plein de contradictions dans la condition d'un immigré: absent de sa famille, de son pays, il a le sentiment de culpabilité, de l'isolement, et enfin de l'exclusion du pays d'arrivée, qui le traite comme simple force de travail. Ce sont autant de choses qui sont dites par Sayad, dans le langage d'un critique et d'un immigré qui nous fait part de ses propres expériences.

Sayad essaie d'élargir son étude sur le phénomène de l'immigration pour aborder l'ensemble de l'histoire sociale, considérée comme une histoire globale.

« Immigrer, c'est immigrer avec son histoire [l'immigration étant elle-même partie intégrante de cette histoire], avec ses traditions, ses manières de vivre, de sentir, d'agir et de penser, avec sa langue et sa religion ainsi que toutes les autres structures sociales, politiques, mentales, structures caractéristiques de la personne, et, solidairement, de la société, les premières n'étant que l'incorporation des secondes, bref avec sa culture. » (Ibid.: 18)

En fait l'immigration engendre toujours des difficultés à l'intégration des individus, notamment, l'intégration par le travail. Ce qui place malheureusement les étrangers dans une situation économique instable et ce qui génère l'exclusion sociale et économique. C'est ce qu'on peut remarquer dans les œuvres des écrivains qui ont eux-mêmes subi ces difficultés et leur façon de percevoir ce sujet délicat et complexe est bien significative. Ainsi dans *Partir* Ben Jelloun parle de la situation des immigrés et souligne la fragilité des relais sociaux entre les immigrés et la société française. Consciente des conditions historiques de sa société, il s'inspire des réalités sociales de son milieu pour écrire ce roman. Ces réalités le pousse à s'interroger sur ce drame dont il ne sait pas trouver la solution. Son étude détaillée de l'immigration vise à démontrer au lecteur les raisons et les conséquences de ce phénomène. Par cette histoire, l'auteur décourage les jeunes hommes et femmes, à la recherche de meilleures conditions de vie à l'étranger, de quitter leurs pays.

***Partir* ou récit d'immigration**

Partir est un roman publié aux éditions Gallimard en 2006. Le roman a 40 chapitres et présente une multitude de personnages qui sont tous jeunes et n'ont qu'un rêve: quitter leur pays. Ben Jelloun aborde dans ce roman, la problématique de ces jeunes Marocains avec des diplômes de hautes études dans la poche, mais obsédés par l'idée de quitter le pays natal et traverser un jour la mer pour atteindre le rivage du bonheur: en Espagne, qu'ils imaginent paradisiaque. Pour réaliser ce rêve, ils sont prêts à partir illégalement sur des bateaux, par des filières d'immigration clandestine et dangereux qui les pousse à tout risquer, même leur vie. Mais la réalisation de ce rêve exige certains compromis et sacrifices qui aboutissent à leur échec émotionnel et physique et à l'annihilation. En mettant l'accent sur le problème de l'immigration et ses effets inévitables sur les migrants, Tahar Ben Jelloun présente dans son œuvre des personnages en quête de leur identité historique, religieux, nationale et culturelle. De plus, *Partir* est un exemple d'œuvres littéraires postcoloniales qui traitent les influences du colonialisme

sur les gens colonisés. En fait, ce roman donne au lecteur un aperçu sur la façon dont le colonialisme détruit la culture autochtone, le système de croyance et le style de vie. L'écrivain montre comment les personnages du livre sont influencés par la pression de la colonisation et souffrent d'un complexe d'infériorité grave par rapport aux Autres.

Le désir de partir: une réelle obsession

« Partir, quitter cette terre qui ne veut plus de ses enfants, tourner le dos à un pays si beau et revenir un jour, fier et peut-être riche, partir pour sauver sa peau, même en risquant de la perdre... » (BEN JELLOUN, 2007: 23)

Le récit débute par cette phrase: « Tanger, l'hiver, le café Hafa se transforme en un observatoire des rêves et de leurs conséquences. » (Ibid.: 11) La position géographique de la ville, située à la frontière entre deux continents, l'Afrique et l'Europe, est bien significative. En effet, c'est le lieu des rencontres des passeurs avec les gens qui veulent traverser le détroit pour arriver en Espagne. C'est une ville envahie par le chômage, la prostitution, la corruption et les trafics de toute sorte. L'auteur nous raconte que chaque soir, les jeunes Marocains regardent s'allumer les lumières de la côte espagnole, qui se trouve à quelques kilomètres de Tanger, et ce pays d'Europe leur paraît comme un territoire de rêve et un possible Eldorado: « Ils [les hommes] regardent la mer, les nuages qui se confondent avec les montagnes, ils attendent l'apparition des premières lumières de l'Espagne ». (Ibid.: 11)

Dès le début l'auteur nous fait part de l'obsession des jeunes gens qui habitent dans cette ville: ils sont animés par le désir de quitter leur pays, de tenter leur chance vers l'Espagne et la vaste Europe. En fait les personnages ne sont pas obligés de quitter leur pays, mais ce sont eux-mêmes qui désirent de partir et ce de manière obsessionnelle. Leur rêve c'est de trouver la belle vie en Europe, ou tout au moins fuir le Maroc où ils pensent qu'ils n'ont

aucun avenir. C'est ainsi que l'Espagne pénètre dans leurs têtes et dans leurs os: « Une fois que tu t'es mis cela dans la tête, c'est fini, cela ne sort plus de ton esprit. » (Ibid.: 31) On peut voir ce désir de partir chez tous les personnages du roman.

Le personnage principal du roman, Azel, est un jeune diplômé chômeur ; il a fait des études supérieures, il a voulu servir son pays, mais il n'a pas trouvé de travail ; donc il passe ses journées à traîner dans les cafés, il tue le temps, obsédé par l'ailleurs. Il veut quitter le Maroc désespérément comme beaucoup d'autres membres de la société, et il est prêt à tous les sacrifices pour pouvoir être l'un des Autres. Lorsqu'il nous apparaît pour la première fois, on voit qu'il a déjà pris sa décision pour partir, il en a le projet:

« Il [Azel] ne dit pas un mot sur son projet ni sur son rêve. [...] l'idée de prendre le large, d'enfourcher un cheval peint en vert et d'enjamber la mer du détroit, cette idée de devenir une ombre transparente, visible le jour seulement, une image voguant sur les flots à toute vitesse, ne le quitte plus ». (Ibid.: 14)

Il a un désir irrésistible pour partir n'importe comment, à n'importe quel prix, persuadé par cette idée que la vie serait plus heureuse là-bas, à l'autre côté de la mer. Il pense que, s'il vivait en Europe, sa vie serait complètement différente. En d'autres termes, Azel croit qu'il y a une sorte de vie magique en Europe qui ouvrira toutes les portes du bonheur pour lui. Il veut être un homme libre dans un pays libre où il pourra enfin travailler pour gagner sa vie. C'est une obsession, une sorte de folie qui le travaille jour et nuit, et le conduit même à parler avec les chats de sa ville:

« Toi aussi tu veux partir, toi aussi tu as attrapé le virus du départ, c'est ça, tu ne te sens pas bien ici, on te traite mal, on te donne des coups de pied, tu rêves d'une vie meilleure, plus confortable, dans une grande maison bourgeoise, allez, ne désespère pas, un jour tu y arriveras. » (Ibid.: 43)

On voit bien la raison pour laquelle Azel veut quitter Maroc dans une lettre personnelle qu'il écrit à « son cher pays », où il résume parfaitement ses sentiments intérieurs:

« Je pars, le cœur ouvert, le regard fixé sur l'horizon, fixé sur l'avenir: je ne sais pas exactement ce que je vais faire, tout ce que je sais, c'est que je suis prêt à changer, prêt à vivre libre, à être utile, à entreprendre les choses qui feront de moi un homme debout, un homme qui n'a plus peur, [...] qui n'aura plus besoin de montrer son diplôme pour dire qu'il ne sert à rien, je m'en vais, mon cher pays, je traverse la frontière, je me dirige vers d'autres lieux muni d'un contrat de travail, je vais enfin gagner ma vie... » (Ibid.: 72)

Ainsi la vraie motivation d'Azel est-elle de pouvoir gagner de l'argent, ce qui paraît difficile dans son pays natal car il sait qu'il n'arrive pas à trouver un bon travail sans piston. Il est l'habitant d'un pays pauvre cherchant un meilleur niveau de vie ailleurs, dans un pays plus riche. Il n'hésite donc pas à tout abandonner et mettre sa vie en péril afin de rejoindre ce pays présentant des conditions de vie qu'il espère meilleures. Il a peur du voyage illégale en Espagne, néanmoins, cette peur ne l'empêche pas de fantasmer et se faire des idées sur son voyage. Les problèmes financiers sont, en fait, l'obsession de la plupart des gens qui décident de quitter leur pays et d'aller vivre ailleurs. A. Sayad nous rappelle cette réalité dans le discours d'un immigré kabyle qu'il considère comme le porte-parole de tous les immigrés:

« Malgré notre acharnement, ma mère et moi, à courir derrière l'argent, on en manquait toujours. Je n'ai jamais cessé de travailler, des cals se sont formées dans mon dos, mais de l'argent, je n'en avais toujours pas... » (SAYAD, 1999: 30)

Il y a dans le texte d'autres figures qui ont eux aussi cette tentation de quitter le pays: chez Malika par exemple, l'enfant rêveuse et ouvrière dans une usine du port de Tanger, qui se plonge toujours dans l'imaginaire et se

met à rêver de partir, poussée par un désir vers l'au-delà. Il semble qu'elle est en quête d'un pays qui n'existe pas:

« – Partir où?

– Partir n'importe où, là-bas par exemple.

– En Espagne?

– Oui, en Espagne [...] j'y habite déjà en rêve » (BEN JELLOUN, 2007: 98)

Partir, c'est aussi l'obsession de la sœur d'Azal, Kenza, qui croit trouver le bonheur en Espagne, alors elle fait un mariage blanc avec Miguel, pour pouvoir sortir du pays. De même on trouve cette situation chez Siham, la petite amie d'Azal, qui prend en charge une fille handicapée à Marbella pour pouvoir régulariser sa situation en Espagne. Ou encore Noureddine, le cousin d'Azal, qui s'était noyé lors d'une traversée nocturne, pensant trouver ailleurs le bonheur.

Et c'est le rêve de milliers d'hommes et de femmes qui donnent tout ce qu'ils ont pour passer en Espagne, quels que soient les risques et les dangers. Le plus étonnant est qu'aucun des personnages ne sait comment la vie se passe réellement là-bas et ils n'ont qu'un désir, partir. Ainsi, les idéalizations et les préjugés les éloignent, en fin de compte, de leur patrie autant que de leur culture d'accueil.

Les espoirs déçus

« Quand je pense maintenant à tout ce que j'ai couru, à tout ce que j'ai attendu, à tous les voyages que j'ai faits, à tout le monde que j'ai supplié, il faut vraiment être enragé pour accepter tout cela, rien que pour pouvoir arriver en Espagne. » (Ibid.: 31)

Pour ceux qui parviennent à partir, leur nouvelle vie est presque aussi dure que l'ancienne. L'Espagne n'est pas une solution. Les idées et les rêves

qu'ils ont eus avant d'émigrer se brisent, ils subissent une véritable *déchirure spirituelle, une souffrance individuelle*, comme nous rappelle Sayad. Cette immigration ne leur apporte que la séparation, le déracinement et l'errance. En effet, la réalité se révèle bien différente de ce qu'ils avaient cru, essentiellement à cause de ce qu'ils ont accepté de faire pour pouvoir partir. Ils sont obligés de vivre en marge de la société puisque leur immigration a été obtenue de manière illégale. Dans l'une de ses interviews, Ben Jelloun signale que son roman *Partir* a un message pour les jeunes: L'immigration n'est pas un voyage d'agrément ou un week-end de plaisir; il est dur et difficile, car il y a du racisme, de l'humiliation, et la solitude. On voit que dans le roman, en raison des problèmes raciaux et religieux, les rêves des personnages se transforment en cauchemars et ils deviennent les symboles des êtres mal aimés et non reconnus dans la société. Ils perdent à la fois leur identité africaine et leur identité européenne et se plongent dans leur solitude.

C'est une situation embarrassante que Sayad a analysé également avec un grand soin dans son texte, une situation dans laquelle se trouve empêtré les immigrés dès qu'ils arrivent sur la terre d'accueil, à la fois oubliés dans leur pays d'origine et dans leur pays d'accueil. Ils se sentent seuls et isolés dans la nouvelle société où ils sont régulièrement confrontés au racisme et à l'humiliation. Ils ont les illusions jamais assouvies, le regret mais aussi la nostalgie de leur pays de naissance. Dans le nouveau pays ils sont considérés pas comme les êtres humains mais seulement comme des forces de travail car en réalité un immigré existe avant tout et presque exclusivement par son travail.

Azel parle de ce sentiment de solitude dans une autre lettre à son pays, une lettre dans laquelle il confie:

« Cher pays, me voici loin de toi et déjà quelque chose de toi me manque dans ma solitude, je pense à toi, à ceux que j'ai laissés là-bas, à ma mère surtout. ... Et Kenza ... Les copains [...] Je veux arrêter de

penser à toi, à ton air, à ta lumière... j'avoue que je suis déçu, je suis seulement impatient, vidé, fatigué, le changement de climat et puis la peur, la peur de ce qui est nouveau, la peur de ne pas être à la hauteur... Je vais essayer de m'endormir en pensant à toi, mon cher pays, ma chère et si généreuse inquiétude.» (Ibid.: 77)

La plupart des gens dans *Partir* de Tahar Ben Jelloun avaient séjourné en Espagne pour y trouver un meilleur niveau de vie, pourtant le milieu qui les entoure ne les accepte pas. Ils ont tous le problème de l'intégration, cette intégration est selon Sayad « un processus qui consiste, idéalement, à passer de l'altérité la plus radicale à l'identité la plus totale. » (SAYAD, 1999: 307) Comme Julia Kristeva l'a très justement souligné dans son livre *Etrangers à nous-mêmes*, les immigrés sont toujours considérés comme des étrangers dans les pays occidentaux et ils sont rejetés de la société: « Etranger: rage étranglée au fond de ma gorge, ange noir troublant la transparence, trace opaque, insondable. » (Kristeva, 1998: 9) En fait selon Kristeva « l'image de l'étranger brûle le bonheur. » (Ibid.: 12) l'immigré est différent aux autres, tout d'abord en raison de sa singularité physique qui le distingue des autres, et ensuite par son comportement, ses croyances et sa coutume. Du coup il éprouve un sentiment d'étrangeté qui provient de ce pénible état de déracinement et du fait de ne pas se sentir chez soi. C'est un être sans identité fixe, dont la seule patrie est le voyage.

Finalement, on voit que tous les personnages de *Partir* ont le désir de retourner, car une voix intérieure leur demande de rentrer vers la terre de leurs origines, vers le pays de leurs racines. C'est dans un pays étranger et face aux étrangers, que l'appel du familier se manifeste dans toute sa force. Selon Ben Jelloun dans ces départs, c'est le retour qui est important: « On part pour revenir dans des conditions bien meilleures » (gallimard.fr, 2006). C'est la raison pour laquelle les personnages ont un sentiment de déception car après avoir réussi à partir, il ne leur est plus possible de revenir dans leur pays. Ce phénomène est organisé, selon Sayad, autour de « la dissimulation

de la réalité » à leurs propres yeux comme à ceux des autres, ici et là-bas, et autour des illusions du retour. De ces écarts naissent parfois « le mal d'immigration ».

Partir, c'est un roman qui étudie les rêves, les aspirations, l'isolement et le besoin de trouver une vie meilleure, mais nous laisse avec un sentiment écrasant d'impuissance, car ces rêves sont finalement déçus. Ici, l'Espagne n'offre pas la vie à laquelle ces Marocains rêvaient et l'auteur cherche à convaincre que partir n'est pas forcément la bonne solution. Le personnage de Moha, une figure folle mais capable de voir la vérité au-delà des apparences, incarne très bien cette conscience de l'échec:

« Ainsi vous voulez déguerpir, partir, quitter le pays, aller chez les Européens, mais ils ne vous attendent pas, ou plutôt ils vous attendent avec des chiens, des bergers allemands, des menottes et un coup de pied dans le derrière, vous croyez que là-bas il y a du travail, du confort, de la beauté et de la grâce, mais mes pauvres amis, il y a de la tristesse, de la solitude, de la grisaille, il y a aussi de l'argent, mais pas pour ceux qui viennent sans être invités. » (BEN JELLOUN, 2007:146)

La réalité sociale

Afin de traiter le plus justement la situation de l'immigration, Tahar Ben Jelloun adopte une démarche réaliste. On voit dans le roman son intérêt à se pencher sur un sujet social en essayant de rester le plus fidèle à la réalité. Toutes les dimensions de la vie des immigrés sont passées en revue: la dimension économique, politique, culturelle et psychologique.

Le roman est l'occasion pour le narrateur de décrire le Maroc des années 1990. Le récit commence en 1994 au moment où Hassan II, le roi du Maroc décide de lutter contre le trafic de drogue et cette période s'achève à l'arrivée de Mohamed VI. Le contexte historique nous apprend que c'est la pauvreté et le chômage qui provoquent chez les personnages le désir d'aller à l'étranger. Tenant compte de cette réalité Ben Jelloun fait aussi dans son

livre des études historiques sur la colonisation du Maroc et sur ses effets sur le peuple marocain.

L'histoire de *Partir* se passe dans un temps où le Maroc est envahi par la violence et la corruption et devient un enfer pour son peuple. Pourtant Ben Jelloun nous parle du début des années 1950, une époque où c'étaient les Espagnols qui partaient vers le Maroc pour y trouver du travail. Selon Ben Jelloun, « ce moment où le Maroc a été terre d'accueil, et non de rejet, montre l'ironie de l'Histoire... » (gallimard.fr, 2006). Azel nous rappelle cette vérité historique touchante et triste dans sa lettre à son pays:

« Je ne te quitte pas définitivement, tu me prêtes seulement aux Espagnols, nos voisins, nos amis. Nous les connaissons bien, longtemps ils ont été aussi pauvres que nous, et puis un jour Franco est mort, la démocratie est arrivée, suivie de la prospérité et de la liberté. » (BEN JELLOUN, 2007: 73)

A ce propos, Sayad souligne dans son livre que l'immigration est le produit du sous-développement et elle en est l'expression la plus manifeste. C'est l'un des effets majeurs de la relation de domination des pays riches (pays d'immigration) sur les pays pauvres (pays d'émigration). Selon lui l'immigration est la fille directe de la colonisation qui a elle-même engendré le sous-développement. C'est pourquoi il affirme qu'« exister, c'est exister politiquement ».

Selon A. Sayad toute immigration est une rupture avec la vie passée, mais l'immigration est elle-même le produit d'une rupture fondamentale: « Il faut que s'effondrent tous les cadres qui assuraient la cohésion de la société, pour que l'immigration puisse apparaître et se perpétuer. » (SAYAD, 1996: 135) Donc l'immigration est un acte fondamentalement politique même si on a tendance à le masquer et le nier. Ainsi on voit que Ben Jelloun nous fait part de cette réalité en insistant sur le côté politique de l'immigration.

Une autre dimension importante du roman de Ben Jelloun est la critique de la société marocaine qui est également bien marquée dans cette histoire.

L'auteur soulève de nombreux problèmes et facteurs liés à la société et à la culture. On voit à plusieurs reprises dans le roman la critique des réalités sociales amères qui poussent les jeunes à quitter leur pays. Par exemple on lit dans un passage qu'Azal critique son peuple en se demandant pourquoi les Marocains sont propres dans leurs maisons et sales à l'extérieur:

« Il se rappela ce que lui enseignait son professeur d'histoire au lycée Al Khatib. Le drame du Maroc, c'est l'exode rural; les gens de la campagne qui s'installent dans les villes continuent de vivre comme des paysans, ils jettent les ordures devant leur porte. Bref, ils ne changent rien à leurs comportements. Tout ça, c'est la faute au ciel, à la sécheresse, c'est elle qui oblige des milliers de familles à quitter leur terre pour venir mendier en ville. » (Ibid.: 44)

Cet exemple est bien représentatif du reflet des réalités sociales dans l'œuvre de l'auteur. En fait il croit que le romancier n'est pas là pour enjoliver la vie mais pour montrer, à travers la fiction, combien cette vie est chargée d'injustices, de blessures, de problèmes. Il définit ses compatriotes sans aucune indulgence et d'un ton froid:

« Au Maroc, il faut faire comme tout le monde, égorger de ses propres mains le mouton de l'Aïd-el-Kébir, épouser une vierge, passer des heures au café à dire du mal des gens, ou dans le meilleur des cas comparer les prix des dernières voitures allemandes, parler de la télé, arrêter de boire de l'alcool trois jours avant et après le ramadan, cracher par terre, essayer de passer avant les autres, intervenir sur tout, dire oui quand on pense non, et ne pas oublier de ponctuer ses phrases par un « y a pas de problème, makayenmouchkil, et puis rentrer le soir après avoir bu quelques bières avec les copains, s'installer devant la table et s'empiffrer comme un cochon. » (Ibid.: 104)

Il accuse également l'état de son pays d'être corrompu et injuste. Il n'a plus envie de vivre dans ce pays où tout est faux et qui ignore le droit des hommes en faisant semblant de faire respecter les lois:

« Dans notre pays bien-aimé, la corruption, c'est l'air que l'on respire,
oui, nous puons la corruption, elle est sur nos visages, dans nos têtes,
elle est enfouie dans nos cœurs » (Ibid.: 16)

Conclusion

L'immigration est un terme qui peut paraître simple à première vue, cependant dans le contexte actuel il cache une multitude de réalités différentes. En parlant de ce sujet très sensible, Ben Jelloun arrive à passer un message important et montrer son engagement à soulever certains problèmes de sa société. À travers ce récit littéraire, le lecteur capte ce que signifie d'être un migrant, en accédant au monde ambivalent de la migration. Il ne faut pas oublier que ce portrait littéraire de la migration n'est qu'une représentation de la vraie position d'un migrant et ne doit pas être confondu avec d'autres documents qui tentent de décrire la réalité de l'immigration. Cependant, une approche d'études littéraires de la migration nous permet d'avoir une compréhension plus subjective des nombreuses dimensions de cette expérience.

Les migrants poussés vers l'Europe fuient la violence et les conflits dans leur pays. Ces motivations de départ sont pour eux une force pour affronter les difficultés et pour atteindre leurs objectifs. Ils considèrent l'immigration comme un moyen de réussite sociale, qui leur donne la chance de bénéficier de meilleures conditions de vie et de se voir accorder un nouveau statut; pourtant l'interprétation des résultats montre qu'ils rencontrent pratiquement plus de difficultés pendant leur parcours migratoire. Il s'agit d'un exode idéaliste qui aboutit à un échec.

Le point de vue de Ben Jelloun sur le phénomène de l'immigration est bien contradictoire car selon lui, ceux qui émigrent vivent une forme d'enfer, ceux qui restent en vivent une autre. Il affirme lui-même que l'immigration pourrait générer des richesses mais aussi des déchirements, des conflits, des problèmes. En tout cas l'arrachement est toujours douloureux, car on quitte

beaucoup de choses que l'on ne pourra pas reconstruire. Pourtant Ben Jelloun ne reproche jamais à quelqu'un de vouloir immigrer, mais il considère que si le pays avait les moyens de retenir ses habitants, ce serait bien mieux pour tout le monde.

Quoiqu'il en soit, comme le rappelle avec insistance Abdelmalek Sayad l'immigration n'est qu'un immense mensonge collectif, car chaque immigré est conduit, par respect pour lui-même et aussi pour le groupe qui lui a donné mandat de s'exiler, à dissimuler ses souffrances et à encourager ainsi de nouveaux départs. Tandis qu'en réalité la personne immigrée est l'image éternel d'exclu social et de quêteur d'identité souffrant de la fièvre du mythique retour. Le "Paradis" tellement admiré par toute une génération, peut se révéler comme un enfer. On ne se détache jamais du pays de notre enfance, du pays où nos rêves se sont forgés, car il existe un rapport indissociable entre le pays et l'identité des individus.

Bibliographie

Albert Christiane, 2005, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala.

Ben Jelloun Tahar, 2006, *Partir*, Paris, Gallimard.

Kristeva Julia, 1991, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Gallimard.

Magazine Littéraire, Avril 2009, n° 485.

Sayad Abdelmalek, 1999, *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil.

Sayad Abdelmalek, *Les trois "âges" de l'émigration algérienne en France*. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 15, juin 1977. Sociologie historique du mandarinat. pp. 59-79.

Sayad Abdelmalek, *Les effets culturels de l'immigration, un enjeu de lutte sociale*. In Nouveaux enjeux culturels au Maghreb, 1984, éd. du CNRS, pp. 383-397.

Tripier Maryse, 2008, *Sociologie de l'immigration*, Paris, La Découverte.

Sitographie

<http://www.gallimard.fr/catalog/Entretiens/01057583.html>

http://www.lemag.ma/Partir-de-Taher-benjelloun_a77934.html

<http://www.taharbenjelloun.org>

